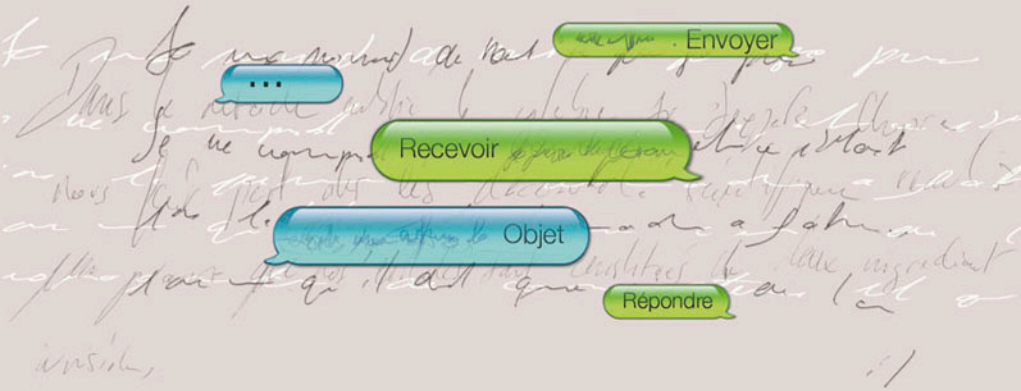
Jean-Claude Monod




# Écrire

## *À l'heure du tout-message*

Flammarion

Extrait de la publication

[Sens propre] *La vie nous éloigne de la philosophie, elle nous rapproche de la sagesse. Les auteurs refont ici le même chemin, à partir d'expériences concrètes que tous peuvent partager. Le sens qui apparaît au cœur de ces pratiques, nous nous l'approprions. C'est le sens propre de notre vie.*

Répondre à des *mails*, envoyer des *textos*, lire des *tweets* : quel temps consacrons-nous à ces activités qui ont envahi notre quotidien et notre vocabulaire ? Une frénésie des messages a gagné nos sociétés. Cette forme d'écriture prolifère, elle devient même compulsive. Les messages ne nous font plus gagner du temps, ils sont devenus un passe-temps essentiel. Sommes-nous tombés sous leur empire ?

L'auteur tente de comprendre cette évolution. Il se souvient des messagers passés, de l'apôtre Paul au facteur des chemins de campagne. Il évoque ces « billets » et « pneumatiques » qui ont préparé les SMS. Il analyse les effets de ce tout-message dans nos activités intellectuelles et sociales, nos relations, l'organisation de nos pouvoirs et de nos savoirs. Il se demande enfin ce que veut dire, dans ce nouvel espace, *s'adresser à* autrui.

Jean-Claude Monod *est chargé de recherche au CNRS et enseigne la philosophie à l'École normale supérieure (Paris). Il est membre du comité de rédaction de la revue* Esprit. *Il a, entre autres, publié :* Foucault. La police des conduites *(1997) ;* Penser l'ennemi, affronter l'exception *(2006) ;* Sécularisation et laïcité *(2007) ;* Qu'est-ce qu'un chef en démocratie ? *(2012).*

Flammarion

13-IV Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

# Écrire

## Du même auteur

*Foucault*, Michalon, « Le bien commun », 1997.

*La Querelle de la sécularisation. Théologie politique et philosophies de l'histoire de Hegel à Blumenberg*, Vrin, « Problèmes et controverses », 2002.

*Penser l'ennemi, affronter l'exception. Réflexions critiques sur l'actualité de Carl Schmitt*, La Découverte, « Armillaire », 2007.

*Hans Blumenberg*, Belin, « Voix allemandes », 2007.

*Sécularisation et laïcité*, PUF, « Philosophies », 2007.

*Qu'est-ce qu'un chef en démocratie ?*, Seuil, « L'ordre philosophique », 2012.

Jean-Claude Monod

# Écrire

## *À l'heure du tout-message*

Flammarion

Extrait de la publication

« Sens propre »
Collection dirigée par Benoît Chantre

Guillaume le Blanc, *Courir. Méditations physiques*
Vincent Delecroix, *Chanter. Reprendre la parole*
Gilles A. Tiberghien, *Aimer. Une histoire sans fin*
Frédéric Worms, *Revivre. Éprouver nos blessures et nos ressources*

© Éditions Flammarion, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-08-129910-8

# *Introduction*

Ce livre n'a pas été conçu contre les messages, mais il a été dérobé à leur empire grandissant, conquis contre leur empiétement, construit en se soustrayant à leur tentation et à leur dispersion.

Écrire un livre, entreprise patiente et solitaire, implique aujourd'hui, pour beaucoup d'entre nous, de se détacher d'une autre écriture, communicationnelle, immédiate, dont la réponse est parfois instantanée, souvent rapide – mail, « statut », *tchat*, *tweet*, mots brefs et sonores qui ont envahi nos journaux et notre quotidien. Une écriture contre une autre ? Même si je trace ces mots avec la bille d'un stylo et sur le bois d'une table de café, loin de cette fenêtre scintillante de messages qu'est devenu mon ordinaire, il ne s'agit pas ici d'instruire une querelle des Anciens et des Modernes, des auteurs contre les *tweeteurs*, des partisans de la lenteur et de l'œuvre contre les tenants de l'accélération et des échanges sans lendemain. Il s'agit plutôt d'inventorier les effets, dans nos vies, de la puissance des messages, de diagnostiquer ses dommages et d'évaluer les espérances dont on l'investit. On voudrait aussi remonter en amont, vers les multiples figures de messagers et

techniques de messages que nos actuelles technologies et messageries ont remplacées, supplantées. Plutôt qu'un tombeau pour le messager, j'ai tenté d'en faire revivre quelques images, de retracer la chronologie de sa disparition.

L'ampleur du verbe ne doit pas tromper : je n'ai pas prétendu couvrir tout ce qu'écrire veut dire, à commencer par l'écriture dans sa forme la plus célébrée par l'écriture elle-même, l'écrire de l'écrivain, l'écriture littéraire. J'ai puisé dans la littérature, comme dans le cinéma, mais l'acte littéraire n'était pas mon objet, et je me suis tenu respectueusement à l'écart de l'« espace littéraire » exploré par Blanchot. Des sens énumérés par le dictionnaire (ici l'auguste Robert, édition de 1979), je retiens sans doute « tracer des signes d'écriture, un ensemble organisé de ces signes », « consigner, noter par écrit », mais surtout « rédiger un message destiné à être envoyé à quelqu'un », soit, « absolument » précise le Robert, « faire de la correspondance ». Voir correspondre. Deux exemples, de grands épistoliers comme il se doit : « Il écrivait une longue lettre à sa mère » (Flaubert), « Je ne lui ai écrit qu'une fois » (Laclos). J'ai ferré mon poisson : l'« écrire » dont il sera ici question sera d'abord et essentiellement, mais dans toutes les formes que cette simple activité revêt aujourd'hui, dans sa prolifération technique et quotidienne, l'action de rédiger et d'envoyer des messages. Le Littré (1863-1877) énonce comme quatrième sens : « Adresser et envoyer une lettre à quelqu'un », et le dictionnaire usuel Quillet-Flammarion (1982) précise : « S'adresser à quelqu'un par écrit. » Mais qu'est-ce que s'adresser à quelqu'un par écrit ? Est-ce vraiment ce que nous faisons

lorsque nous répondons mécaniquement à un « nouveau message », lorsque nous « répondons à tous » et ajoutons à un mail que nous faisons suivre quelques mots de commentaire et de salutations ? Nous écrivons plus que jamais, sans doute ; il n'est pas sûr que nous nous *adressions* plus que jamais à qui que ce soit par écrit.

L'écriture de messages peut aujourd'hui emprunter des formes et des technologies variées, qui correspondent toutes à des « formats ». Ce formatage concerne d'abord le volume : un *tweet* doit comprendre cent quarante caractères (même le pape démissionnaire Benoît XVI, qui avait inauguré le 12/12/2012 son compte personnel, @pontifex, ne pouvait aller au-delà – mais un porte-parole du Vatican rappela que « la plupart des versets de l'Évangile sont plus courts »), un SMS ne peut dépasser un nombre relativement restreint de signes, un mail n'a théoriquement pas de limites, mais il est rare qu'il excède un volume au-delà duquel on pourrait passer au « document attaché »… Le message peut aussi combiner texte et image, et désormais photo, vidéo, graphique, faisant de chaque rédacteur une sorte de « créateur multimédia ». Pourtant, le format impose ses exigences propres, sa contrainte subtile : ainsi le mail est-il supposé avoir un « objet » ; certains serveurs posent la question, si la case est laissée vide : « Voulez-vous envoyer ce message sans objet ? » Serait-ce que tout message doit avoir un « objet », et n'en avoir qu'un ? Il est souvent difficile de se résoudre à résumer à un objet le contenu plus flottant d'un message, qui n'a parfois d'autre visée que de se rappeler au bon souvenir, de saluer, de plaisanter, de divaguer…



Extrait de la publication

Tout rédacteur de message électronique est ainsi aux prises avec un problème « littéraire », qui est précisément celui que je dois traiter dans ces pages introductives : je dois définir l'objet de cet écrit, le circonscrire, aller au but, éviter au lecteur, au « récepteur », de perdre son temps, lui rendre ce service de dire d'un mot, en titre, sous-titre ou « objet », *ce dont il sera ici question*. On se souvient de ces romans du XVIIIe siècle, comme le *Candide* de Voltaire, dont les chapitres portaient des titres à rallonge qui en annonçaient ou en résumaient l'action : « Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui » ; « Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, et comment Candide fut sauvé » ; « Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille », etc. Mais ces contes philosophiques ou ces récits s'ingéniaient souvent à écarter le contenu du chapitre de ce qu'annonçait son titre. Il ne suffisait pas, bien entendu, de lire les titres de chapitre pour avoir une juste idée du roman – surtout de ces romans ironiques qui détournaient sans cesse leur « objet » par un procédé de digression infinie, comme *Tristram Shandy*. Mais je m'égare…

L'écriture de message est elle-même toujours prise entre visée de communication et « égarement », entre la contrainte de « l'objet » et le plaisir même de la rédaction du message, de sa dérive, de son « délire ». Le message s'évade, s'envole, fuit, résiste à sa réduction à un contenu, à une information. « Je voulais t'écrire trois mots, et voilà que je te raconte ma vie… » Pas de message sans ce risque de débordement, sans ce plaisir d'en dire trop. J'ai dit que je ne prétendais pas aborder



Extrait de la publication

ici le vaste continent de l'écriture littéraire, mais aucune muraille, aucune frontière claire, ne sépare une fois pour toutes une écriture pratique et une écriture littéraire. Écrire un message, même le plus informatif, c'est potentiellement ouvrir les vannes d'une écriture qui pourra toujours oublier en route son intention première. « Le problème d'*écrire* : l'écrivain, comme dit Proust, invente dans la langue une nouvelle langue, une langue étrangère en quelque sorte. Il met à jour de nouvelles puissances grammaticales ou syntaxiques. Il entraîne la langue hors de ses sillons coutumiers, il la fait *délirer* [1]. » Certes, le fait d'écrire des messages ne fait pas de nous des écrivains, il y a peu d'écrivains sans doute qui inventent vraiment une nouvelle langue dans la langue, mais en écrivant quotidiennement, en adressant ces mots souvent insignifiants, nous sentons bien cette puissance latente de l'écriture, ce voyage possible, cette faculté du message de nous entraîner ailleurs que prévu, de dériver hors des sillons de l'échange d'informations utiles, cette possibilité que nous avons d'oublier l'objet et d'envoyer l'inattendu.

Qu'on se rassure : je n'ai pas oublié mon sujet en route, j'ai sagement organisé mon propos avant de rebattre les cartes. La construction suit les opérations simples qui jalonnent l'existence d'un message : sa rédaction, son envoi, sa réception, sa lecture, l'interprétation de son sens ou la détermination de son objet (sens et objet qui ont en principe été décidés lors de l'opération antérieure de rédaction, mais on sait qu'il arrive bien

1. Gilles Deleuze, « Avant-propos », *Critique et clinique*, Minuit, 1993, p. 9.



Extrait de la publication

souvent que le sens *émis et reçu* ne soit pas conforme à l'*intention de sens* initiale), enfin le moment de la réponse. On aura reconnu ici les entrées sur lesquelles nous sommes invités à « cliquer » lorsque nous rédigeons un message électronique : « Envoi », « Réception » (boîte de), « Objet », « Répondre ». Consacré à cette forme spécifique d'écriture qu'est le message, cet essai commence par ce qui la distingue d'une écriture de journal intime, de prises de notes ou d'une écriture littéraire : l'*envoi*. Pas de message sans envoi, ce qui voulut dire, longtemps, pas de message sans *messager(s)* : on rencontrera ainsi dans les pages qui suivent quelques grandes figures, réelles, historiques, imaginaires ou anecdotiques de messagers. *Recevoir* est une opération moins évidente qu'il n'y paraît : pour qu'un message soit reçu, il faut d'abord qu'il ait suivi un certain protocole d'envoi, mais il faut aussi que ce message soit « lisible », qu'il ait donc observé un certain « code » – fût-ce le code qu'est toute langue –, certaines conventions, qu'il se soit plié à un certain « format ». Du côté du « récepteur », il est possible qu'un message paraisse incompréhensible, ou soit mal compris, ou qu'il paraisse incroyable, « irrecevable ». On traite donc ici de quelques systèmes de formatage et de convention pour l'écriture des messages. Nous prenons « objet » dans toute l'indétermination du terme, et nous abordons alors quelques mutations technologiques majeures, quelques-unes des conséquences qu'ont eues les nouveaux types de messages sur la vie éthique, amoureuse, amicale, mais aussi diplomatique et politique. Enfin, un message appelle le plus souvent une *réponse*. Il est lui-même, logiquement et statistiquement, bien souvent,



Extrait de la publication

une réponse. Mais à nouveau, cette opération simple mérite une description détaillée, qui engage l'essence du message. Car nous vivons aussi, sur le plan intellectuel et scientifique, à l'ère du « tout-message » : le concept de message a conquis, au XXe siècle, tous les champs (de l'étude des échanges sociaux et symboliques de toute nature aux informations contenues dans l'organisme, dans les gènes, dans la vie). Le message, ici, perd sa caractéristique d'être adressé à… Dès lors qu'il y a information potentielle, il y aurait message. Il faut saisir les motifs de cette expansion scientifique de la notion – dans la théorie de l'information, dans la biologie du code génétique… –, mais aussi s'interroger sur ses implications philosophiques, et restituer l'expérience quotidienne du message, dans sa vérité propre, sur le plan du « monde de la vie », où elle implique de *s'adresser à quelqu'un*. Or, sait-on si bien ce que signifie « s'adresser à » quelqu'un ? N'est-ce pas une interrogation qui revient nous hanter, à la mesure même de la multiplication si aisée des « contacts » insignifiants et des « conversations » vides ? On a donc tenté ici une *phénoménologie du message*, qu'on ne rencontrera pas seulement dans le fragment qui porte ce titre, mais qui court dans l'ensemble de l'ouvrage, même si elle se concentre dans la partie qui le conclut : répondre. On sentira aussi percer une interrogation parfois chargée d'inquiétude par rapport aux transformations que l'extension de cet empire des messages impose subrepticement à nos façons de vivre, de penser, d'aimer, d'être avec – sur nos relations, sur notre capacité de réflexion, emportées qu'elles sont par la puissance de dispersion et de distraction de cette sollicitation permanente, par



Extrait de la publication

des signes émis de plus loin. Que devient notre présence aux autres et à nous-mêmes si nous sommes toujours reliés, connectés à un ailleurs qui semble plus vivace, plus scintillant, plus séduisant que tout « ici » ? En écrivant ce livre, j'ai peut-être voulu réapprendre à *être là*, c'est-à-dire à être présent à ce qui m'entoure sans éprouver le besoin d'envoyer des signaux au loin, comme un naufragé perdu sur l'île du quotidien.

Extrait de la publication

*Première partie*

# Envoi

Extrait de la publication

# *Délicatesse de l'écrit*

Nous sommes une société singulièrement « écrivante ». Dans les aires équipées des technologies de communication instantanée, une immense partie de la population consacre un temps considérable, mis bout à bout, à recevoir et lire des messages, à y répondre ou à attendre une réponse. Cette graphomanie électronique s'ajoute à d'autres formes d'écritures adressées à un destinataire ou à un « public », qui se diffractent aujourd'hui sous des formes infiniment variées et mixtes, de la conversation en ligne au *tweet*, et du blog aux statuts des réseaux sociaux. La rencontre de la technique et de l'alphabétisation de masse a créé les conditions d'une circulation sans précédent des messages dans un vaste éventail de formes, des plus soignées aux plus déstructurées. Loin de la civilisation d'analphabètes décrite par le genre inusable de la philosophie du déclin et des pamphlets contre la décadence, et si l'on veut bien faire l'effort de distinguer la question générale de l'écriture de celle de la « bonne écriture », ou de l'écriture conforme au code lettré et cultivé, capable et désireuse de suivre la grammaire et l'orthographe, on peut dire au contraire que nous sommes une société d'« alphabètes », qui



Extrait de la publication

s'adonne à l'écriture de messages comme aucune époque antérieure ne l'a fait dans de telles proportions. Sans doute, il n'y a pas là seulement matière à célébration. Mais il doit d'abord y avoir là matière à constat et à étonnement. Comment se fait-il que l'écriture, dont on pouvait penser qu'elle était associée, dans son essor, à une civilisation de l'*imprimé* et du livre, dont l'informatique et le numérique réduisent drastiquement la puissance, résiste si bien, ou plutôt prolifère sous des formes nouvelles ? Ce qu'il s'agit de penser alors, c'est bien *la métamorphose et la démultiplication de l'écriture*. On aurait pu présumer que la voix, la télécommunication audio ou audiovisuelle, serait vouée à dépasser l'écriture et à la reléguer au rang de technique de communication archaïque. Or, le nouvel empire du mail, du SMS et autres textos montre que l'écriture reste une technique dotée de propriétés que la voix ne possède pas et que Michel Serres soulignait avec justesse : l'écriture *stocke* l'information, elle la *transporte* et elle la *multiplie*. « Lorsque je désire communiquer avec autrui, je dispose d'une série de techniques anciennes ou nouvelles. [...] L'écriture est l'une des plus simples à la fois et des plus riches, puisque, par elle, je puis stocker, transporter et multiplier de l'information [1]. »

Le message conservé sur mon téléphone me permet de ne pas avoir à mémoriser une adresse, le SMS envoyé à dix personnes m'évite de passer dix fois le même appel et de répéter dix fois les mêmes phrases. Vertus que les grands penseurs des opérations méthodiques de

1. Michel Serres, *Hermès*, t. I : *La Communication*, Minuit, 1968, p. 39.



Extrait de la publication

l'esprit et de la combinatoire, Descartes et Leibniz, avaient reconnues à l'écriture : celle-ci nous déleste l'esprit, elle est un formidable facteur d'*économie*, elle nous épargne de « coûteuses » opérations de mémorisation et d'attention. Ainsi, une opération arithmétique écrite permet à l'entendement de parvenir au résultat sans passer par une chaîne d'attention continue et tendue. À l'inverse, le « calcul mental » sollicite l'esprit avec une intensité plus grande, parfois au-dessus de ses forces : il doit combiner une opération de décompte avec des « rétentions » de résultats provisoires, là où le symbolisme mathématique a construit une « machine » graphique qui évite à notre cerveau quelques efforts inutiles. Avant même de transporter l'information, l'écriture permet de la figurer, de la formuler sur un mode efficace : le mode des listes et des tableaux, de la complexité ramenée à la simplicité figurale d'une surface plane et d'une énumération d'objets ou de tâches.

Mais il y a peut-être un autre facteur important dans cette persistance de l'écriture : il tiendrait, paradoxalement, à la faculté de l'écrit à éviter le face-à-face, ou sa version phonique, dans le cas d'une conversation téléphonique, qui reste une opération « physique », engageant la voix. Il faut parfois prendre son courage à deux mains pour « s'adresser à », pour interpeller, et même pour parler. Pourquoi donc ? Principalement pour deux raisons, dont l'une concerne plutôt le destinataire, l'autre l'émetteur.

En s'adressant directement au destinataire, l'appel le sollicite immédiatement, lui « prend son temps », au présent. Dans la Genèse, l'appel (de Dieu) apparaît d'emblée comme une « convocation », laquelle fige Abraham sur



Extrait de la publication

place ; il doit répondre aussitôt à l'appel de son nom. Comme le disait Althusser, « l'appel convoque l'individu en sujet » : il doit répondre à son nom, s'identifier, accepter d'être ainsi nommé et interpellé – et il y a toujours quelque chose d'un peu inquiétant, impressionnant, à entendre ainsi son nom fendre l'air, ou même simplement à être visé et désigné par une voix : « Eh, vous, là-bas ! » L'exemple privilégié par Althusser n'était pas par hasard celui du policier interpellant un passant. Et celui de Dieu appelant Adam après la faute. En effet, avant l'appel d'Abraham, Adam (et plus tard Caïn) a dû se cacher pour éviter de répondre (à Dieu), c'est-à-dire aussi pour éviter de *répondre de ce qu'il a fait*, de l'acte condamné et coupable : le péché originel. Dans le simple appel répété de son nom résonnent déjà la menace, la sanction, la punition divine. Et dans l'appel du nom d'Abraham sonne déjà quelque chose de sa mise à l'épreuve : lui aussi doit répondre, mais de sa foi, de la profondeur de sa foi.

La théologie, notait Feuerbach, est un miroir grossissant. Le caractère violent, angoissant de l'appel par Dieu, qui convoque à la présence et appelle à répondre de soi, grossit démesurément une structure de tout appel : le moindre coup de fil nous atteint, nous enjoint de répondre, et ne pas répondre aussi est un acte, un choix, un refus. Peu importe que nous refusions de répondre pour de bonnes ou de mauvaises raisons, ne pas répondre à un appel, c'est ne pas répondre aussitôt à la sollicitation d'une voix qui voulait nous toucher immédiatement. « Je ne suis pas là » – pour toi – maintenant. En ce sens, toute personne qui appelle s'expose au désaveu, ou du moins à l'éventualité de voir celui



Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHBN000530.N001
Dépôt légal : avril 2013

Extrait de la publication